



Paul Maheke
*Seeking After the Fully
Grown Dancer *deep
within**, 2016-2018.
Performance dans
le cadre de 'Habits
of Care', Blackwood
Gallery, Toronto
Photo: Henry Chan.
© ADAGP, Paris and DACS,
London 2021. Courtesy
the artist and Galerie
Sultana, Paris.

so

zo

Hydroféminisme. Devenir un corps d'eau

Astrida Neimanis

Traduit de l'anglais (Australie)
par Ambre Petitcolas
et Emma Bigé

Astrida Neimanis est une philosophe écoféministe, professeure au département d'études en genre et études culturelles de l'université de Sydney en Australie. Ses domaines de recherche portent sur les féminismes post-humanistes, l'eau, le changement climatique, les humanités environnementales, la corporéité, la (bio) colonialité, les biotechnologies et les épistémologies féministes. Elle a notamment co-dirigé l'ouvrage collectif *Thinking with Water* (McGill-Queen's University Press, 2013) et publié *Bodies of Water* (Bloomsbury Publishing, 2017).

Nos corps sont des étendues d'eau.

Penser la corporéité à partir de l'eau, c'est remettre en cause la vision du corps que nous avons héritée de la tradition métaphysique occidentale dominante. Liquide, notre expérience de nous-mêmes est moins solitaire, plus tourbillonnante, océanique. *Aqueuse, je suis une volute dynamique et singulière, qui se dissout dans une circulation fluide et complexe. (...)*

Je nous demande : qu'est-ce que cela fait au féminisme, à ses théories et à ses pratiques, quand nous proposons à nos corps de devenir des étendues d'eau – quand nous nous invitons à devenir des corps qui coulent, qui fleurent, qui dégoulinent, qui ruissellent, qui traversent l'espace et le temps, qui forment des flaques de matière et de sens ?

hydro | logiques

« Nos cellules sont remplies d'eau. Toutes nos réactions métaboliques prennent place dans une solution aqueuse. »

David Suzuki¹

« Les océans sont en mouvement constant... la circulation thermohaline... se produit dans les profondeurs océaniques et fonctionne comme un tapis roulant. »

Environmental Literacy Council²

« Les biotes terrestres ont eu besoin de trouver un moyen de porter la mer en eux, et de construire des tuyaux pour la faire passer d'un "contenant" à l'autre. »

Mark and Dianna McMenamin³

« Quelque part au fond de l'océan, on imagine que de l'eau datant du "petit âge de glace", c'est-à-dire d'il y a trois siècles, s'est déposée depuis la surface... L'océan se souvient. »

Robert Kandel⁴

so

zo

1 David Suzuki with Amanda McConnell, "A Child's Reminder," in *Whose Water Is It? The Unquenchable Thirst of a Water-Hungry World*, ed. Bernadette MacDonald and Douglas Jehl (Washington, DC: National Geographic Society, 2003), p. 179.

2 "The Great Ocean Conveyor Belt," Environmental Literacy Council, <http://www.enviroliteracy.org/article.php/545.html>, accessed on April 23, 2011.

3 Mark and Dianna McMenamin, *Hypersea* (New York: Columbia University Press, 1994), p. 5.

4 Robert Kandel, *Water from Heaven* (New York: Columbia University Press, 2003), p. 132.

Soixante à quatre-vingt-dix pour-cent de ta matière corporelle sont composés d'eau. Grâce à ton corps, l'eau trouve momentanément la stabilité d'une entité individuelle. Mais l'eau a d'autres logiques que celles des corps stables, d'autres motifs et d'autres moyens pour exister sur notre monde terrestre. L'eau est notamment un-e intermédiaire et un mode de connexion. De même que les courants océaniques transportent tout à la fois la chaleur du soleil, les bancs de poisson et les îles de plastique en décomposition d'une mer planétaire à une autre, de même nos corps d'eau sont des supports pour des échanges matériels. Les biologistes évolutionnistes Mark et Dianna McMenamin disent en ce sens que les corps vivants sont une manière pour l'Hyper-Mer de sortir de l'océan et de se donner un habitat mobile sur la surface terrestre. Chaque verre d'eau que tu bois te connecte à l'Hyper-Mer. En ingérant de l'eau, tu alimentes ton existence par des « réseaux d'intimités physiques et d'échanges fluides⁵ ». Tu te mets en contact avec toutes les espèces compagnes⁶ qui habitent le point d'eau d'où celle-ci a été tirée – les poux des livres, les choux des marais, les moules d'eau douce. Mais tu entres aussi en contact avec les cuves de sédimentation et les flocculateurs à mélange rapide qui rendent cette eau potable. Tu te connectes aux réservoirs, aux lacs artificiels et aux nuages de pluie. L'Hyper-Mer inclut non seulement la faune et la flore terrestre, mais aussi tout un assortiment de corps d'eau technologiques, météorologiques, géophysiques.

En mouvement perpétuel, l'eau est aussi une archive planétaire de sens et de matière. Boire un verre d'eau, c'est ingérer les fantômes des corps qui la hantent. Quand nous soulageons nos vessies, nous rendons à la mer nos antidépresseurs, nos œstrogènes de synthèse et nos excréments. Mais ce que nous rendons également à la mer, c'est le sens qui infiltre ces matérialités : la culture du jetable, la médicalisation, la déconnexion écologique. Les profondeurs des océans portent l'archive moléculaire des ères géologiques les plus anciennes : l'eau retient nos secrets, même quand nous préférerions les oublier. De la pluie aux tsunamis, l'eau fait remonter vers nous nos passés les plus anciens comme les plus immédiats.

L'eau soutient nos gestes, notre développement, nos pensées, nos amours. En descendant le long de ton œsophage, à travers le sang et les tissus, en passant par tes extrémités (ton index droit, ton fascia plantaire gauche), l'eau s'assure que ton être est toujours un devenir. Chimiste aussi merveilleuse qu'ordinaire, l'eau guide nos corps, de l'enfance à la vieillesse, d'ici à là, de la potentialité à l'actualité. Transformation, transformation. La pluralité prolifère.

Facilitatrice, l'eau est aussi le milieu, ou l'élément gestationnel, qui porte à la naissance quantité de corps aquatiques⁷. Mammifères, reptiles, poissons; arbustes ou graines; deltas ou marres aux canards – tous ces corps et toutes ces étendues d'eau sont nécessairement produits par d'autres corps et d'autres étendues d'eau qui se dissolvent, partielle-

5 McMenamin, p. 15.

6 Donna Haraway, *The Companion Species Manifesto: Dogs, People, and Significant Otherness* (Chicago: Prickly Paradigm Press, 2003).

7 cf. Mielle Chandler and Astrida Neimanis, "Water and Gestationality: What Flows Beneath Ethics," in *Thinking with Water*, ed. Cecilia Chen, Janine MacLeod, and Astrida Neimanis (Montreal: McGill-Queen's University Press, 2013).

ment ou complètement, pour abreuver les corps qui leurs succèdent. À l'échelle géologique, nous venons toutes de la même soupe primordiale. C'est d'espèces aquatiques en espèces aquatiques que nous nous sommes développées et que de nouvelles morphologies ont donné de nouveaux corps et de nouveaux assemblages.

À une échelle plus humaine, notre première croissance se réalise dans le liquide amniotique, qui nous délivre les nutriments nécessaires à notre existence. À cette étape de notre vie, nous nous débarrassons de nos excréments par les mêmes tuyaux qui nous nourrissent, et nous sommes protégées du monde extérieur par les mêmes eaux intra-utérines qui nous contiennent. Les eaux qui concourent à la gestation sont elles aussi des corps aquatiques, des parcelles de la même eau planétaire qui continuera plus tard à nous nourrir, à nous protéger, à nous permettre de croître, et qui circulera à la fois au-dedans et au-dehors de nos corps. L'eau connecte l'échelle humaine à toutes les échelles de la vie, à des échelles à la fois difficiles à imaginer et à percevoir. Nous sommes toutes des corps aquatiques, constitutionnellement, généalogiquement, et géographiquement.

L'eau comme corps, l'eau comme communicante entre les corps, l'eau qui facilite le passage des corps aux êtres. Entité, médium, milieu transformatif et gestationnel. L'eau qui se replie à l'intérieur de, suinte, nourrit et sature nos corps d'eau. « Il y a des marées dans le corps », écrit Virginia Woolf⁸. Nous fluons et reflouons à travers l'espace et le temps — de corps en corps, en corps, en corps.

féminisme / fuites

« Nous sommes nous-mêmes mer, sable, coraux, algues, plages, marées, nageuses, enfants, vagues... mers et mères. »

Hélène Cixous et Catherine Clément⁹

« L'écriture féminine... tire sa corporéité fluide d'images aquatiques... Cette eau qui donne la vie est simultanément l'encre de l'écrivaine, le lait maternel, et le sang des menstrues. »

Trinh T. Minh-ha¹⁰

« En moi, tout flue déjà. »

Luce Irigaray¹¹

Penser la corporéité comme une remise en question de la vision phallogocentrique [...] est une question qui préoccupe depuis longtemps les féministes. Dans la tradition féministe française de l'« écriture fémi-

so

8 Virginia Woolf, *Mrs. Dalloway* (New York: Penguin Classic, 2000), p. 124. Merci à Janine MacLeod pour avoir attiré mon attention sur cet imaginaire de la marée dans l'œuvre de Woolf.

9 Hélène Cixous and Catherine Clément, "Sorties" in *La jeune née*, Paris, 10/18, 1975.

10 Trinh T. Minh-ha, *Woman, Native, Other: Writing Postcoloniality and Feminism* (Bloomington: Indiana University Press, 1989), p. 38.

11 Luce Irigaray, *Marine Lover of Friedrich Nietzsche*, trans. Gillian C. Gill (New York: Columbia University Press, 1991), p. 37.

zo

nine» en particulier, le corps fluide de la femme est invoqué comme un moyen d'interrompre la tradition philosophique qui valorise une norme (morphologiquement, psychologiquement, symboliquement, philosophiquement) masculine tout en passant sous silence la spécificité de « la femme. »

On a régulièrement critiqué ces projets d'écriture féminine, tels qu'on les trouve chez Luce Irigaray, Hélène Cixous et Trinh T. Minh-ha, pour avoir réduit les femmes à une biologie féminine essentialisée et à une morphologie normativement reproductive. Les « sorties » de Cixous et Clément dans *La jeune née*, par exemple, tracent des lignes de connexion entre le corps de la femme et la mer, porteuses de vie. De même, Irigaray, dans sa lettre d'amour à Friedrich Nietzsche, le sermonne continuellement d'avoir oublié l'habitat aquatique qui lui a donné la vie, et envers lequel il a une immense dette. De même encore, Min-ha dans *Women, Native, Other* et Cixous dans *Le rire de la Méduse* invoquent toutes deux le « lait maternel » et « l'encre blanche¹² », dans un geste qui semble, de manière assez réductrice, comparer l'autrice à un corps de femme en lactation.

La « femme fluide » n'est-elle pas une autre manière d'invoquer le fantasme phallogocentrique de la « femme-utérus » ? Le dernier siècle de pensée féministe (dans sa version majoritairement occidentale) a montré les problèmes soulevés par la réduction des femmes à la biologie reproductive¹³ : premièrement en raison des symboles tenaces qui imprègnent cette biologie (images de passivité, de réceptacle, de vide, d'hystérie, de contamination) ; et deuxièmement en raison des contextes sociaux, politiques et économiques qui ont vu naître la biologisation de la féminité, où l'injonction à la reproduction a généralement empêché, au lieu de faciliter, la participation des femmes à la vie sociale, hors de la sphère domestique. Mais est-ce vraiment une raison pour abandonner tout appel à la biologie et à la matière comme étant nécessairement antiféministe ou réductionniste ? Le désir qu'a l'eau de changer, de se transformer, de faciliter la nouveauté échappe avec persistance à tout essai de capture. « La femme » n'est-elle pas, de manière similaire, débordante ? Après tout, les devenir et les « essences » dont parlent ces textes sont loin d'être écrits d'avance – même quand la femme est, comme l'eau, temporairement contenue par les barrages des représentations et des discours dominants. Placé du côté de l'eau, le féminisme ne peut guère être statiquement essentialiste. Il peut devenir matière à transmutation.

[...] Le corps fluide n'est pas spécifique à la femme, mais la corporéité-eau reste une question féministe, car penser les corps comme étendues d'eau, c'est se donner une opportunité de reconcevoir les concepts et les pratiques féministes. [...] L'eau flue entre et invite à une nouvelle hydro-logique : quelle sorte d'éthique, quelle sorte de politique puis-je cultiver si je reconnais que l'inconnaissabilité de l'autre *me traverse moi aussi* ?

12 Hélène Cixous, *Le rire de la méduse*, Paris, Galilée, [1975] 2010, p. 48

13 cf. par exemple Judith Butler, *Bodies that Matter: On the Discursive Limits of 'Sex'* (New York: Routledge, 1993) ; ou encore Margaret Whitford, *Luce Irigaray: Philosophy in the Feminine* (London: Routledge, 1991).

Dire que l'eau vit en nous, que la gestation de nos corps, leur alimentation et leur interperméabilité avec d'autres corps est facilité par les eaux qui nous entourent et que ces eaux sont à la fois singulières et partagées est une affaire bien plus littérale qu'on ne pourrait le penser. Ni essentialiste ni purement discursif, l'hydroféminisme est un féminisme critique et matérialiste.

membrane, viscosité

«Une des caractéristiques les plus importantes des biomembranes est sans doute le fait qu'il s'agit de structures sélectivement perméables... un élément essentiel pour créer une séparation efficace.»

Wikipedia¹⁴

so

«La viscosité est une certaine insistance à résister au changement de forme.»

Nancy Tuana¹⁵

Les corps ont besoin d'eau, mais l'eau a aussi besoin d'un corps. L'eau est toujours située dans le temps, quelque part, dans l'espace. Même dans nos connexions les plus aquatiques, les corps et leurs autres/mondes sont toujours différenciés. La question du quoi n'est donc jamais suffisante. Comment? Où? Quand? Vitesse, rythme, épaisseur, durée, mixture, contamination, blocage¹⁶. Si nous sommes tous des corps d'eau, alors nous ne sommes pas tant différenciés-es par «ce que» nous sommes, mais plutôt par *la manière dont nous sommes*. Quels sont les mécanismes spécifiques de cette différenciation?

zo

Une attention aux mécaniques de la corporéité aquatique révèle que pour connecter les corps, l'eau doit traverser des membranes qui ne sont jamais que partiellement perméables. Dans une culture oculo-centrique telle que la nôtre, certaines de ces membranes, comme la peau humaine, donnent l'illusion de l'imperméabilité. Et pourtant nous transpirons, nous urinons, nous ingérons, nous éjaculons, nous menstruons, nous allaitons, nous respirons, nous pleurons. Nous assimilons le monde, sélectivement, et nous lui restituons, sélectivement, ses flux. Cette sélection n'est pas un «choix» qui émanerait de notre ego subjectivement humain; elle est plutôt, comme Nietzsche nous l'a appris, une expression impersonnelle des nuances de la *phusis*, des énergies matérielles positives qui tendent vers des formes de plus en plus différenciées¹⁷. La sélection traverse encore d'autres membranes plus subtiles – des membranes qui sont soit trop éphémères, soit trop monumentales pour être perçues comme telles –, et qui cependant chorégraphient nos manières d'être en relation: un seuil gravitique, un front météorologique, un mur de tristesse,

14 "Biological Membrane," Wikipedia, http://en.wikipedia.org/wiki/Biological_membrane, accessed on April 23, 2011.

15 Nancy Tuana, "Viscous Porosity: Witnessing Katrina," in *Material Feminisms*, ed. Stacy Alaimo and Susan Hekman (Bloomington: University of Indiana Press, 2008), p. 194.

16 Sur les corps et leurs compositions, cf. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux*, par exemple dans «Le corps sans organe».

17 cf. Melissa A. Orlie, "Impersonal Matter," in *New Materialisms: Ontology, Agency, and Politics*, ed. Diana Coole and Samantha Frost (Durham, NC: Duke University Press, 2010), p. 134.

une ligne sur une carte, un équinoxe, un manteau d'hiver, une mort.

Nancy Tuana parle de la logique de la membrane comme d'une logique de la « porosité visqueuse ». La viscosité contraste avec la fluidité, qui met l'accent sur les forces transversales qui traversent les corps : elle nous rappelle que nous sommes *toujours* des corps – toutes différentes – et que nous avons aussi besoin de rendre compte de cela. La viscosité attire notre attention sur les « sites de résistance et d'opposition » plutôt que sur la seule « notion de possibilités ouvertes » qui pourrait suggérer une sorte de flux non-discriminant¹⁸. En dépit du fait que nous sommes toutes des corps liquides, que nous nous écoupons et que nous nous épongeons les un-es les autres, nous continuons de résister à la dissolution complète, à l'annihilation matérielle. Ou plus exactement, nous la remettons à plus tard : né-es de la poussière, nous redevenons poussière ; né-es de l'eau, nous redevenons eau.

À quel moment le passé est-il remplacé par le présent ? Qu'est-ce qui marque la bascule définitive d'une espèce à une « autre » ? Quand le corps hôte finit-il, et quand le corps amniotique commence-t-il ? Nos corps sont des seuils entre passé et avenir. L'espace-temps matériel précis de la différenciation entre deux corps n'est qu'une question de circonstance, et pourtant sans membranes, les corps se déverseraient immédiatement dans la mer. Le risque de l'immersion n'est jamais loin.

écotone

« J'aime tout particulièrement les lieux et les moments
quand ils portent la semence du changement. »

Catriona Mortimer-Sandilands¹⁹

« La vie inorganique est le mouvement qui se produit à la
membrane de l'organisme, là où il commence à trembler de
virtualité, là où il se décompose et se recompose. »

Pheng Cheah²⁰

18 Tuana, p. 194.

19 Catriona
Mortimer-Sandilands,
"The Marginal World,"
in *Every Grain of Sand: Canadian Perspectives on Ecology and Environment*, ed.
J. Andrew Wainwright
(Waterloo, Ontario:
Wilfred Laurier
University Press,
2004), p. 46

20 Pheng Cheah,
"Non-Dialectical
Materialism," in *New
Materialisms*, p. 88.

Les écotones sont des zones de transition entre deux écosystèmes adjacents mais différents. Ils apparaissent parfois comme des changements graduels et parfois sous la forme de démarcations abruptes. Mais les écotones sont bien plus que des marqueurs de séparation ou de connexion. Ce sont des zones de fécondité, de créativité, de transformation, de devenir, de rassemblement, de multiplication, de divergence, de différenciation, de renoncement. Dans les écotones, il y a toujours quelque chose qui se passe. Ce sont des estuaires, des zones de marées, des marécages, des espaces liminaux où « deux systèmes complexes se rencontrent, s'embrassent, se confrontent et s'influencent. » Un écotone, c'est aussi une sorte de membrane : une pause, ou bien une vitesse ac-

crue, où / quand / comment la matière devient matière différemment. On peut parler de l'écotone comme d'une membrane aqueuse. On se rend alors attentif-ves à la riche complexité des hydro-logiques qui nous nourrissent, car l'écotone n'est pas seulement l'endroit du transit, c'est aussi un corps d'eau : un corps doté d'une fécondité matérielle propre qui rejette la séparation ontologique entre « chose » et « transition », entre « corps » et « vecteur ». La membrane aqueuse qu'est l'écotone n'est pas seulement un tuyau passif pour les corps ontologiquement plus lourds qui la traversent. L'écotone c'est, dans les mots de Gilles Deleuze, *une vie* inorganique. Mais saturée qu'elle est d'eau animée, cette vie inorganique est déjà pleine de vie organique. Le virtuel est lui-même actuel. Voilà une paire de concepts qui, comme tant d'autres, commence à glisser l'un dans l'autre.

Eco : maison. Tone : tension. Nous devons apprendre à nous sentir à la maison dans la tension frémissante de l'entre-deux. Quelle autre maison pourrions-nous habiter ? Entre nature et culture, entre biologie et philosophie, entre humain et tout ce à quoi nous nous opposons désespérément, tout ce dont nous essayons de nous protéger, tout ce que nous rejetons et détruisons par insouciance, comment laisser nos peaux devenir plus fines ?

so

glissade trans-corporelle

« Le soi matériel ne peut être détricoté des réseaux simultanément économiques, politiques, culturels, scientifiques et matériels dans lesquels il est tissé... ce qui était autrefois conçu comme un sujet humain bien séparé se retrouve aujourd'hui dans un paysage tourbillonnant d'incertitude. »

Stacy Alaimo²¹

zo

Nancy Tuana nous rappelle que notre porosité est ce qui nous permet de vivre, mais « cette porosité... ne choisit pas entre ce qui nous est nécessaire pour vivre et ce qui peut nous tuer²². » L'eau est un vecteur puissant et les mouvements transcorporels qu'elle porte ne sont pas traversés que par des puissances vitales : l'eau est aussi vectrice de maladies, de contaminations, d'inondations.

Il y a des choses que nous savons. Les taux de cancer qui montent en flèche chez les communautés autochtones installées en aval du mégaprojet des sables goudronneux d'Alberta (dans le Nord-Ouest du Canada) sont directement attribuables aux étangs de résidus toxiques créés par le processus d'extraction du bitume. En novembre 2010, sept mois après le désastre du *Deepwater Horizon* dans le golfe du Mexique, on dénombrait les morts de 6 104 oiseaux, 609 tortues de mer, et 100 mammifères – toutes attribuables à la marée noire, et le nombre de morts continue de

21 Stacy Alaimo, *Bodily Natures: Science, Environment, and the Material Self* (Bloomington: Indiana University Press, 2010), p. 20-21.

22 Tuana, p. 198.

grandir. La maladie mortelle qui affecte actuellement les résident-es de Bhopal, en Inde, presque trois décennies après la fuite de gaz d'isocyanate de méthyle de l'Union Carbide, sont directement attribuables à la contamination persistante des eaux souterraines, empoisonnant silencieusement tout ce qui s'écoule en-dessous.

[...] Comme le dit Stacy Alaimo, les menaces transcorporelles sont souvent invisibles, et leur risque est incalculable. Le futur est toujours une question ouverte, et nos corps doivent être compris comme s'écoulant au-delà des frontières de ce qu'il est possible de savoir. La transcorporalité aquatique demande donc une nouvelle éthique — une nouvelle manière d'être responsables et réceptives à nos autres. Sur ce « paysage changeant d'interactions, d'intra-actions, d'émergences et de risques continu-es²³ » et alors que nous insistons sur la responsabilité, nous avons besoin de décisions qui incluent l'incertitude dans les plans d'action nécessaire. Ce dont nous avons besoin c'est d'une éthique de l'inconnaissabilité.

hydroféminisme

« Comment être à la hauteur de l'occasion, comment attraper la vague des intensités de la vie et surfer sur elle, comment rendre les frontières visibles quand nous les transgressons. »

Rosi Braidotti²⁴

La pollution des bassins versants, une théorie de la corporéité, le désastre, le colonialisme environnemental, comment écrire, le capitalisme mondial intégré, la nutrition, la philosophie, la naissance, la pluie, l'éthique animale, la biologie évolutionniste, la mort, les histoires qu'on se raconte, les eaux qu'on met en bouteille, les multinationales pharmaceutiques, les noyades, la poésie.

Autant de questions féministes inextricables les unes des autres. Une priorité centrale du féminisme aujourd'hui, nous dit Chandra Talpade Mohanty, est de construire une solidarité transnationale, anticapitaliste et anticolonialiste, où les pensées et les actions locales et globales pourront se produire ensemble²⁵. Il y a peu de choses qui soient d'envergures aussi planétaires et intimes que nos corps liquides. Les nouveaux féminismes doivent aussi être transespèces et transcorporels.

Non seulement l'eau nous connecte, nous donne naissance, nous soutient – mais plus encore, elle perturbe les catégories dans lesquelles s'ancrent les pensées sociales, politiques, philosophiques et environnementales, aussi bien que les théories et les pratiques féministes. En nous pensant nous-mêmes et nos communautés élargies comme liquides, nous nous donnons les moyens de lâcher les amarres: ce n'est pas sans risque, mais cela nous donne quelque chance de nous déplacer. Nous voi-

23 Alamo, p. 21.

24 Rosi Braidotti, "The Ethics of Becoming-Imperceptible," in *Deleuze and Philosophy*, ed. Constantin V. Boundas (Edinburgh: Edinburgh University Press, 2006), p. 139.

25 cf. Chandra Talpade Mohanty, "Under Western Eyes' Revisited: Feminist Solidarity through Anticapitalist Struggles," *Signs* 28:2 (2003), pp. 499–535.

là à la dérive, dans l'espace-temps qui se coule entre nos certitudes, au milieu des quelques îles affleurantes où nous cherchons encore à nous accrocher. C'est là, dans les zones-frontières de l'inconfort, à la frontière même du vivable, que nous pouvons nous ouvrir à l'altérité – à d'autres corps, à d'autres manières d'être et d'agir dans le monde – dans la reconnaissance simultanée du fait que cette altérité flue tout à travers nous.

Les féminismes contemporains ont leurs propres écotones, où les « objets » de la pensée féministe s'étendent rhizomatiquement dans de nouvelles zones qu'on n'aurait jamais considérées comme « féministes » auparavant. Suivre nos corps liquides le long des myriades de ruisseaux qu'ils génèrent, c'est se lancer dans un voyage au-delà de la scission et de l'hétérocouplage des corps humains sexuellement différenciés : nous nous empêtrons dans des chorégraphies d'enchevêtrements de corps et de flux de toutes sortes – non seulement des corps humains, mais aussi des corps d'autres animaux, des corps végétaux, géophysiques, météorologiques et technologiques ; non seulement des flux océaniques, maritimes, fluviaux, mais aussi des flux de pouvoir, de culture, de politique et d'économie. Si nos projets nous amènent à penser avec les éthiques animales, ou avec la dégradation environnementale, ou avec le capitalisme néocolonial, croyons bien qu'ils sont encore « féministes », non pas parce qu'ils sont *analogues* à la question de l'oppression sexiste, mais plutôt parce qu'une exploration féministe de l'inextricabilité des flux matériels et sémiotiques qui circulent dans tous ces corps repousse les frontières du féminisme lui-même.

En nous aventurant dans les écotones du féminisme, en sautant dans le bain, nous découvrons que le féminisme plonge au-delà de la différence sexuelle, au-delà des seuls êtres humains, et s'aventure dans des eaux bien plus profondes que là où l'on voudrait l'y restreindre. Ce lieu-là est plein de prégnances, de proliférations, de dangers, de risques. C'est un futur qu'on ne peut pas connaître, toujours déjà enfoui dans les replis de notre chair et de ses eaux. C'est là du moins ce que les corps d'eau que je suis devenue m'ont appris.

so

zo

Cet article est composé d'extraits traduits de Astrida Neimanis, "Hydrofeminism: Or, On Becoming a Body of Water." in *Undutiful Daughters: Mobilizing Future Concepts, Bodies and Subjectivities in Feminist Thought and Practice*, eds. Henriette Gunkel, Chrysanthi Nigianni and Fanny Söderbäck. New York: Palgrave Macmillan, 2012.